

TRANCHES DE BLUFF

COMEDIE en 4 ACTES

de

Jean-Claude MARTINEAU

AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis le site <http://www.leproscenium.com>

Ce texte est protégé par les droits d'auteur. En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (la SACD par exemple pour la France).

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe. Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues, même a posteriori. Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

PERSONNAGES

(La pièce nécessite 6 femmes, 4 hommes et 1 figurant(e) en toute fin de pièce)

BERTINE – 65-70 ans. Elle vit seule à la campagne et ne peut supporter que ses enfants soient loin d'elle.

COLETTE – 40-45 ans, sa nouvelle voisine depuis 1 an.

JACQUELINE - La quarantaine. C'est la fille de Bertine et habite la ville proche.

BERNARD – 35-40 ans, le mari de Jacqueline. Il n'aime pas sa belle-mère qui le lui rend bien.

JEAN-CLAUDE - 35/40 ans, fils de Bertine. Apparemment très attaché à sa mère qui en fait, « apparemment », son chou-chou.

CHRISTIANE – 35/40 ans, femme de Jean-Claude. Mielleuse, elle bichonne sa belle-mère comme un enfant.

GILBERT – 40-45 ans, le mari de Colette. C'est un brave homme, plombier à la campagne, simple et toujours prêt à rendre service.

JULIE – 25-30 ans, nièce de Gilbert et de Colette. Moderne et espiègle.

ANTOINE - dit Tonio. 65/70 ans. Proxénète marseillais en cavale. Il a la mafia à ses trousses.

GIGI – 30-35 ans. Sa « protégée », pas très finaude.

BASILE – Age indéterminé. Brave paysan, voisin de Bertine. (Il n'a que 3 répliques à donner)

REPARTITION des REPLIQUES

ACTEURS	Bertine	Colette	Jacqueline	Bernard	J.Claude	Christiane	Gilbert	Julie	Tous et Basile	Antoine	Gigi
ACTE 1 399	84	64	67	91	38	41	0	0	5	5	4
ACTE 2 379	47	46	24	44	40	46	70	38	9	7	8
ACTE 3 285	39	12	31	21	31	16	13	28	7	43	44
ACTE 4 23	4	3	5	1	7	2	0	0	1	0	0
TOTAUX 1086	174	125	127	157	116	105	83	66	22	55	56

DECOR

L'action se déroule de nos jours, au moment des vacances, dans une petite commune, quelque part en province.

Nous sommes dans la cuisine d'une maison modeste, propre, sans luxe apparent. Sur un côté de la pièce, un lit a été installé. On voit que ce n'est pas sa place habituelle et qu'il a été placé là temporairement.

A droite de la scène, un escalier monte vers les quelques chambres de l'étage.

Près de cet escalier, ou en dessous, un escalier descend à la cave. Un cageot avec quelques bouteilles attend près de la porte.

A droite de la scène mais plus au premier plan, la porte d'entrée.

Au fond de la scène, une porte ouvre sur l'arrière de la maison et le jardin de Bertine.

35 à 40 minutes**ACTE I**

Avant le lever de rideau le spectacle débute dans la salle. Gigi et Antoine sont coté jardin avec 2 valises a roulettes par terre. Gigi est en train de les remplir et entasse beaucoup de vêtements dedans.

ANTOINE (*la regardant faire, mains dans les poches*) – Gigi, qu'est ce que tu fous, t'as pas encore fini tes valoches. Tu veux nous faire rater le train, c'est ça que tu cherches ?

GIGI - Ben non, mais j'fais ce que je peux. (*Minaudant.*) Dis voir Tonio, tu m'emmènes dans le beau monde ?

ANTOINE (*impatient*) - J't'ai déjà dit qu'il fallait qu'on se fasse oublier chez les bouseux. Allez, magne toi.

GIGI - J'aime pas la campagne, j'veux aller à St Trop. Tu m'avais promis qu'on irait...

ANTOINE (*menaçant, sortant ses mains de ses poches*) – Tu te grouilles ou c'est à coups de pompes quelque part que j'vais t'y emmener, moi, à la plage de Pampelonne.

GIGI (*se remettant le nez dans la valise*) - Ouais ben ça change pas ... toujours des promesses et jamais rien au bout...

ANTOINE (*tournant autour d'elle*) – On en a déjà suffisamment causé. Tu veux te r'trouver dans les pattes de Fredo Muscadet et te réveiller à l'hôpital avec des tuyaux partout ?

GIGI (*elle se remet à remplir la valise rapidement*) - Tu sais bien que non mon Tonio.

ANTOINE (*se remettant les mains dans les poches*) – Bon alors on s'casse. Pour une fois que la SNCF n'est pas en grève, le train va pas nous attendre.

Gigi ferme les valises et ils sortent, tous les deux, coté cour. Gigi porte les valises

A l'ouverture du rideau, Bertine est couchée dans son lit, la tête reposant sur un oreiller, les mains posées à plat sur la couverture. Elle râle, visiblement agonisante. Colette, sa voisine, se tient près d'elle et lui tamponne un mouchoir humide sur le front. Jacqueline, la fille de Bertine, est assise près du lit tandis que Bernard, son mari, fait les cent pas dans la pièce, visiblement agacé. Leurs valises sont posées quelque part dans la cuisine.

BERTINE (*râlant exagérément*) - Rhahhhhhhh !

COLETTE – Quand j'ai vu, hier matin, que ses volets n'étaient pas ouverts, je me suis doutée qu'il se passait quelque chose d'anormal.

BERTINE (*même jeu*) - Rhahhhhhhh !

JACQUELINE – Alors vous êtes venue voir ?

COLETTE (*faussement pleurnicharde*) – Oui, elle m'avait donné une clé, la veille au soir, juste après qu'elle ait demandé à mon mari de lui descendre le lit de sa chambre, et de l'installer ici. Elle disait qu'elle n'avait plus la force de monter l'escalier et qu'elle se sentait au bout du rouleau.

BERNARD (*ironique*) – Elle ? Au bout du rouleau ? Vous voulez rire ! Avec les réserves qu'elle a, elle est encore capable de vous retapisser toute sa cuisine !

JACQUELINE – Vous avez appelé un médecin ?

COLETTE – Elle n'a pas voulu. Elle a dit que c'était tous des charlatans, qu'elle ne voulait pas leur donner vingt cinq euros pour s'entendre dire que c'était la fin. (*Elle fait semblant de pleurer.*)
Pauvre mère Bertine !

BERNARD (*ironique*) – De toutes façons, elle aurait fait le diagnostic à sa place. (*A sa femme.*) On se demande si elle n'a pas fait des études de médecine autrefois, ta mère ?

COLETTE – En tous cas, elle doit en connaître un sacré rayon parce que, même le docteur ne la contredit pas. C'est vous dire... (*Bernard hausse les épaules.*)

JACQUELINE (*culpabilisant*) – Elle devait sentir qu'elle s'en allait...

COLETTE – Pour sûr qu'elle le sentait. Elle n'arrêtait pas de me dire: « Je m'en vais ma bonne Colette, je m'en vais ! Je voudrais tant revoir mes enfants avant le grand voyage... »

JACQUELINE (*se retenant de pleurer*) – Tu entends Bernard ?

COLETTE – C'est alors qu'elle m'a demandé de vous appeler, vous et votre frère. Dame, ça a été ses dernières paroles... Pauvre mère Bertine !

BERNARD – C'était peut être ses dernières paroles, mais à priori elle n'est pas encore partie., Elle a fait un faux départ, comme à Vincennes !

BERTINE (*un râle très fort suivi d'un silence*) - Rhahhhhhhh !

COLETTE – Ca y est, cette fois, c'est son dernier soupir !

Ils se précipitent tous et se penchent sur elle.

BERTINE (*un autre râle*) - Rhahhhhhhh !

BERNARD (*se relevant en riant*) – Ah ben non, ce devait être l'avant dernier.

BERTINE (*plusieurs autres râles, lents et espacés*) - Rhahhhhhhh ! Rhahhhhhhh ! Rhahhhhhhh !

BERNARD (*mi amusé, mi-agacé*) – Et voilà, le moteur est reparti.

COLETTE – C'est le râle de la mort. Cette fois c'est la fin.

BERNARD – Ca fait plus de vingt ans que je l'entends râler la vieille ! Si, à chaque fois qu'elle a râlé elle avait dû passer l'arme à gauche, ça aurait été un défilé permanent des pompes funèbres dans cette cuisine.

Bertine va continuer de râler, entre les répliques, mais pas trop fort pour ne pas gêner le jeu des autres acteurs. Bernard va fouiner partout, compter les assiettes, voir ce qu'il pourra récupérer...

JACQUELINE – Bernard, un peu de respect pour maman, s'il te plaît !

BERNARD – Parce qu'elle a du respect pour nous ta mère peut être ? Elle se fout carrément de notre gueule, oui ! Colette, combien de fois vous nous avez appelés en urgence à cause de la belle-mère ?

COLETTE – Je ne sais plus,... mais, pour sûr, au moins dix fois l'été dernier

BERNARD – Tu vois, qu'est ce que je disais !

JACQUELINE – Normal, c'était à cause de la canicule. Maman ne supportait pas la chaleur.

COLETTE (*confirmant avec exagération*) – Oh là là ! Elle avait chaud elle avait chaud !

BERNARD – Ben tiens donc ! Et cette année, c'est l'humidité qu'elle ne supporte pas ? (*Il imite son râle.*) Ca grince là- dedans, elle doit être en train de se rouiller de l'intérieur !

JACQUELINE – Je te défends de parler de maman sur ce ton !

BERNARD – Y a plus de quinze mille vieux qui ont cassé leur pipe l'an dernier pendant la canicule. Des vieux tout gentils, qui ne disaient rien, qui n'emmerdaient personne, bien peinars dans leur maison de retraite. Ils ne râlaient même pas eux ! Et hop, un p'tit coup de chaleur et basta !

BERTINE (*un râle plus fort*) - Rhahhhhhhh !

BERNARD (*continuant comme la fable de Lafontaine*) – Tandis que ta mère qui a râlé tout l'été, elle n'a même pas été fichue quand l'hiver fut venu !

JACQUELINE – Tu as fini ?

BERNARD – Tu sais quoi ? Si elle s'en réchappe cette fois encore, je lui offre un voyage dans le grand sud marocain, aux portes du désert ! Un vieux chameau avec les dromadaires, ça devrait faire bon ménage !

JACQUELINE – Bernard, ça suffit !

BERNARD – Sans compter qu'elle n'arrête pas d'embêter cette pauvre Colette.

COLETTE – C'est pas grave, faut bien se rendre service entre voisins. Elle nous a bien dépanné quand on a aménagé l'an dernier, dans la maison d'à côté. Et puis moi, ça m'occupe et je l'aime bien la mère Bertine. Je la trouve marrante.

BERNARD – Pour être marrante, elle est marrante ! Et notre séjour en Grèce, hein, qu'est ce que

vous en faites ? On bosse toute l'année comme des malades pour arriver aux vacances crevés, fourbus. On réussit à se mettre un peu de fric de côté et on part à l'étranger pour se dépayser. On a à peine le temps d'arriver et de défaire nos valises qu'on nous annonce: « Mère mourante, rentrez d'urgence ! ». (*Dramatique.*) Cinq mille euros fichus en l'air... Adieu les îles grecques... le sirtaki...

COLETTE (*du tac au tac*) – Ah ben moi j'ai appris à danser le sirtaki au bal de noce de ma cousine Lucienne. C'était l'orchestre à Popaul Durand qui jouait. (*Elle entonne quelques mesures.*)

BERNARD (*à Colette*) – On s'en fout de Popaul Durand !

COLETTE – Moi je dis ça comme ça... parce qu'il aurait pu vous apprendre le sirtaki Popaul, pas besoin d'aller en Grèce pour ça.

JACQUELINE – Le sirtaki ? Vous parlez, pour ce qu'il danse !

BERNARD – Je ne danse peut être pas la valse et le tango, mais je sens que j'aurais aimé le sirtaki, voilà !

JACQUELINE – Cinq mille euros pour danser le sirtaki, monsieur fait sans doute partie de la jet set.

BERNARD – De toutes façons, c'est à cause de ta mère qu'on a paumé ces cinq mille euros ! Dès qu'on s'absente, faut toujours que madame soit malade... exprès pour emmerder le monde. Mais pour aller au bout de ses actes, alors là, c'est autre chose ! (*Odieux.*) Sans compter que si elle était morte, on aurait pu être remboursé du voyage. On avait souscrit une assurance exprès pour ça ! Mais crois-tu qu'elle nous aurait fait ce plaisir ? Penses tu, bien trop égoïste !

COLETTE (*avec humour*) – Elle ne l'a peut être pas fait exprès de ne pas mourir.

BERNARD – Elle ? Vous rigolez ! Elle fait ce qu'elle veut, quand elle veut et où elle veut ! Non non, une fois de plus, elle avait décidé de nous pourrir nos vacances.

JACQUELINE – Je te signale que Jean-Claude et Christiane ont quitté leur lieu de vacances encore plus vite que nous.

BERNARD – Excuse-moi du peu, mais ton frère et sa femme étaient au camping municipal de Marvejols, dans les Gorges du Tarn, ça n'a strictement rien à voir avec un voyage en Grèce.

BERTINE (*un rôle plus fort*) - Rhahhhhhhh !

BERNARD (*la regardant, énervé*) – Tu ne vas quand même pas me dire qu'avec le taux d'humidité qu'il y a dans l'air en ce moment, toutes ses durites ne pourraient pas se rouiller d'un seul coup ? J'ai déjà changé la courroie de distribution et la pompe à eau sur ma bagnole qui n'a même pas cinq ans et ta mère, à 75 ans, a encore toutes ses pièces d'origine. C'est quand même rageant !

COLETTE – 75 ans ? (*Amusée.*) C'est une bonne berline, la Bertine !

BERTINE (*d'une voix claire*) – Soixante dix ans en septembre prochain, faut pas exagérer non plus ! (*Reprenant son rôle.*) Rhahhhhhhh !

JACQUELINE (*joyeuse*) – Elle a parlé, elle a parlé ! Elle va mieux, c'est un miracle.

BERNARD – Alléluia, alléluia ! (*Regardant le ciel.*) Seigneur, si tu m'entends, ne gaspille pas ton fluide bêtement, garde-le pour des causes plus justes !

COLETTE (*penchée sur Bertine*) – Ca va mieux la mère Bertine ?

BERTINE (*voix exagérément dramatique*) – Ah, c'est toi ma bonne Colette ? Je sens que j'en n'ai plus pour bien longtemps, tu sais...

BERNARD (*au public*) – Vingt ans que j'entends ce cantique.

COLETTE – Allons allons, vous êtes solide, vous nous enterrerez tous.

BERNARD (*à Colette*) – Mais ça ne va pas de lui dire ça ! Qu'est ce qui vous prend de lui mettre des idées pareilles en tête, vous !

COLETTE – J'ai dit ça comme ça, façon de parler.

BERNARD – Oui ben justement, ce ne sont pas des façons de parler à un mourant. Il pourrait vous croire et hop, il repart pour dix ans !

BERTINE (*voix exagérément dramatique*) – Colette, je voudrais que tu me lises la prière du trépasement...

COLETTE – La prière du trépasement ? Mais je ne la connais pas.

BERTINE – Lis moi le trépasement pendant que je meurs et je te donnerai un beau cadeau...

JACQUELINE – On ne la connaît pas cette prière maman.

BERTINE (*même jeu*) – Peut être que Bernard la connaît, lui ?

BERNARD – Moi non plus. (*Rigolard.*) Mais par contre, je peux vous raconter l'histoire de Oui-Oui et de sa petite voiture jaune et rouge si vous voulez....

JACQUELINE – Bernard, un peu de décence tout de même !

BERNARD – Ah là là, si on ne peut plus rigoler. Tu sais bien que les vieux retombent en enfance. (*Comme à un gamin.*) Alors mamie, je vous raconte l'histoire de Oui-Oui à la mer ou ou celle de Oui-Oui à la montagne ? Laquelle vous préférez ?

BERTINE (*reprenant ses rôles*) – Rhahhhhhhh !

BERNARD – Et voilà c'est reparti ! (*A Colette.*) Qu'est ce que je vous avais dit ? (*Enervé, à sa femme.*) Et ton frère, qu'est ce qu'il fout ? Il ne va pas mettre deux jours pour remonter de Marvejols ?

COLETTE – Peut être que, inconsciemment, elle l'attend pour mourir. Ça c'est déjà vu ces choses là vous savez. Tiens, je me souviens d'un chien comme ça qui a attendu que son maître

revienne pour mourir...

JACQUELINE – Vous n'allez tout de même pas comparer maman à un cocker !

BERNARD (*mimant*) – Elle n'a même pas les oreilles qui trempent dans sa gamelle de soupe quand elle mange !

COLETTE (*se rattrapant*) – C'est pas ce que j'ai voulu dire... Eh puis, la mère Bertine, elle tiendrai plutôt du pitbull ! Quand elle tient un morceau, c'est bien rare qu'elle le lâche.

BERNARD (*prenant la balle au bond*) – Ben justement, y a une loi qui vient juste d'être votée et qui interdit les pitbulls en France ! Y a qu'à appliquer la loi !

COLETTE – Vous ne voulez pas qu'on fourgue la mère Bertine à la Spa !

JACQUELINE (*s'interposant*) – Ils seraient capable de l'euthanasier...

BERTINE – J'veux pas être piquée ! Rhahhhhhhh ! J'veux pas être piquée

BERNARD – Faut pas avoir peur des piqûres mamie, c'est juste comme le vaccin contre la grippe... Vous ne l'aurez plus jamais la grippe, vous verrez ! C'est très efficace...

COLETTE – Moi je crois qu'elle attend le retour de son autre fils pour s'en aller.

BERNARD – Manquerait plus que ça qu'elle prenne son temps ! Déjà qu'elle refuse d'expirer une fois pour toute, si maintenant elle s'est mise en tête d'attendre Schumacher, eh ben on n'est pas couché ! (*A actualiser.*)

COLETTE (*étonnée*) – Schumacher ? (*Ou Sébastien Loeb.*)

JACQUELINE – Mon frère ! Faut connaître Jean-Claude au volant, sa prudence et son respect du code de la route. C'est tout juste si, aux stops, il ne demande pas à Christiane de descendre de voiture pour voir s'il ne vient pas du monde aux croisements.

COLETTE – Parce qu'il ne revient pas par l'autoroute ?

BERNARD – Jean-Claude sur l'autoroute, vous rigolez ! Ça roule bien trop vite pour lui !

JACQUELINE – Et pourquoi payer du péage pour rouler à 80 à l'heure, je vous le demande ?

COLETTE – Parce qu'il ne dépasse jamais le 80 à l'heure ?

BERNARD – Monsieur se prend une marge de sécurité comme il dit. Des fois que les instruments de bord déconneraient à la hausse ! On ne sait jamais !

COLETTE – Il est vraiment très prudent votre frère.

JACQUELINE – Très radin surtout !

BERNARD – C'est pour ça qu'il n'emprunte jamais les autoroutes.

JACQUELINE – Oui, parce que pour lui, par principe, quand on « emprunte », c'est gratuit, on ne paie pas.

COLETTE – Il joue sur les mots, votre frère.

BERNARD – On ne sait pas trop avec quoi il joue. (*Regardant sa montre.*) En tous cas, pas avec sa pédale d'accélérateur !

JACQUELINE – Alors monsieur a décidé de ne rouler que sur les routes nationales...

BERNARD (*Riant sous cape*) - Jacqueline et moi, on l'a surnommé le matador Michelin.

COLETTE – Ah bon, pourquoi ?

JACQUELINE – Parce que c'est le roi de la RN ! (*Ils rient tous les deux.*)

COLETTE (*cherchant l'astuce*) – le roi de la RN ?

BERNARD (*l'aidant*) – RN... route nationale... Le roi de l'arène... c'est un jeu de mots... (*Colette, visiblement ne pige pas et continue de chercher.*) Cherchez pas, laissez tomber !

BERTINE (*reprenant ses rôles*) – Rhahhhhhhh !

BERNARD – Ah ben tiens, mamie vient de comprendre, elle. Elle se marre !

JACQUELINE (*honteusement rieuse*) – Oh Bernard ! On est là à rigoler devant maman qui... qui...

BERNARD – Qui surveille tout ce qu'on dit, en faisant semblant de mourir. Je suis sûr qu'elle nous écoute. D'ailleurs son rôle, si tu l'as bien entendu, c'était un rôle joyeux

BERTINE (*plusieurs autres rôles, rapprochés*) - Rhahhhhhhh ! Rhahhhhhhh ! Rhahhhhhhh !

BERNARD (*à sa belle-mère*) – C'est ça, allez-y, changez de conversation, faites comme si vous n'aviez pas compris ce que je viens de dire.

COLETTE (*brusquement*) – Le matador, le roi de la RN, ça y est j'ai compris ! Quoique, si j'ose me permettre, il ne prend pas beaucoup le taureau par les cornes votre Jean-Claude !

BERNARD (*regardant sa montre*) – Douze heures pour revenir des gorges du Tarn ! Non mais je rêve. Il s'est arrêté à toutes les barrières de champ !

JACQUELINE – Il aura bien passé au moins deux heures à vérifier tous ses bagages...

BERNARD (*même jeu*) – La pression des pneus, le niveau d'huile, celui du lave glace... Des fois qu'il y aurait eu de l'évaporation pendant la nuit...

JACQUELINE – S'assurer quatre ou cinq fois de suite que toutes les portières et le coffre sont bien fermés...

BERNARD – Que la caravane est bien amarrée, le robinet de la bouteille de gaz bien fermé... un

dernier petit contrôle des suspensions et enfin, ils seront partis !

On entend un bruit de voiture qui arrive sans précipitation. Bruits de portières qui claquent.

COLETTE (*voulant ouvrir la porte*) – Ben tiens, quand on parle du loup...

JACQUELINE – Vous affolez pas Colette, vous avez le temps. Il va refaire à l'arrivée tout ce qu'il a fait au départ.

BERTINE (*entre deux rôles*) - Rhahhhhhhh ! C'est Jean-Claude qui arrive ? Rhahhhhhhh ! Je vais enfin pouvoir m'en aller tranquille...

BERNARD – Faut attendre encore un petit peu mamie, des fois qu'il voudrait faire la vidange de sa voiture avant d'entrer !

BERTINE (*entre deux rôles*) - Rhahhhhhhh ! Ca dure longtemps une vidange ? Rhahhhhhhh !

BERNARD – Tout dépend si il fait celle de la boîte de vitesses avec !

A SUIVRE....

35 à 40 minutes

ACTE 2

Gigi et Antoine rentre coté cour devant public et sortiront coté jardin.

GIGI (*inquiète, regardant autour d'elle*) – T'es sûr que c'est là qu'on descend ? Y a pas foule ! T'as quand même pas d'mandé au contrôleur d'arrêter le train ici ?

ANTOINE – Tu croyais arriver où ? A la capitale... à Courchevel ?

GIGI (*regardant autour d'elle*) – Bon alors, où qu'elle est la station de taxis ?

ANTOINE – Non mais, elle se croit où la princesse ? Au festival de Cannes ? Maintenant c'est à pincettes qu'on y va et pour au moins 5 bornes. Dans ce coin perdu, on sera tranquille. On squatte une p'tite bicoque, il viendra pas nous chercher ici.

GIGI – Non mais t'es barge ! Tu crois quand même pas que j'vais me taper tes 5 bornes avec mes pompes du dimanche ? T'as qu'à prendre l'annuaire, tu téléphones au premier glandu de la liste et tu lui dis de venir nous chercher.

ANTOINE – Mais j'vais t'les faire bouffer tes pompes, moi. T'es complètement cinglée ma pauvre fille, ici y a que des tracteurs qui roulent. Ils connaissent même pas encore la voiture.

GIGI (*main sur le front*) – Oh putain, tu m'as emmenée chez des « has been »

ANTOINE – C'est ça ou il nous fait la peau le Fredo ! Alors, écoute bien ce que je vais te dire : pour tout le monde, on est venus jusqu'ici en voiture

GIGI (*innocemment*) – Ben pourquoi ? Puisqu'on arrive du train !

ANTOINE (*la regardant avec commisération*) – Eh ben, y a pas à dire, t'es vraiment plus rapide du bas que du haut, toi ! (*Essayant de lui expliquer calmement.*) Parce que venir en train ça fait préparé alors qu'en voiture ça passe mieux ! On dira qu'on est tombé en panne avec la bagnole et qu'on cherche un coin pour dormir, c'est tout ! Avec ça ils n'auront pas le cœur à nous virer !

GIGI (*moqueuse*) – Et pour la bouffe, ils font comment dans ce patelin ? Ils chassent à l'arc, ils déterrent des racines, ils cueillent des fruits dans les arbres ?

ANTOINE (*du tac au tac*) – Et ta connerie elle se bouffe en sauce ? Bon si ça t'plait pas, tu restes là, mais moi j'me casse. (*Antoine s'avance coté jardin*)

GIGI (*affolée*) – Eh ! tu vas où ?

ANTOINE (*sans s'occuper d'elle*) – Tout droit jusqu'à ce qu'on trouve une maison isolée au milieu des champs.

GIGI (*reprenant les valises, elle lui court après*) – Attends moi, j'te suis

Le lendemain matin, vers 8 heures. On entend le chant du coq. A l'ouverture du rideau, il n'y a personne en scène et dans le lit, Bertine semble dormir profondément. On n'entend plus ses râles et son corps immobile est tout entier caché sous les draps qui lui remontent presque par dessus la tête. La porte d'entrée s'ouvre lentement et Christiane, suivie de Jean-Claude, entre avec beaucoup de précaution pour ne pas réveiller sa belle-mère. Après un regard vers le lit, ils posent sur la table de la cuisine, un plateau contenant un petit déjeuner complet. Pendant que Jean-Claude dispose le tout avec beaucoup de maniaquerie, Christiane s'approche du lit.

CHRISTIANE (*toute mielleuse faiblement*) – Hou hou, mamie ! C'est Christiane et Jean-Claude. (*Comme à un enfant, chantonnant.*) On vous apporte votre petit déjeuner.

JEAN-CLAUDE (*vérifiant que tout est bien en ordre sur la table et reculant la chaise pour faire asseoir sa mère*) – Chocolat ou café ? Biscottes ou pain grillé ? Beurre ou confiture ? Qu'est ce qui te ferait plaisir ce matin ?

CHRISTIANE (*encore plus mielleuse, près du lit*) – Jean-Claude tenait absolument à vous apporter le petit déjeuner au lit et nous voulions être les premiers près de vous dès ce matin.

JEAN-CLAUDE (*près du lit et lui parlant comme à un enfant*) – Alors, on a passé une bonne nuit ?

CHRISTIANE – Vous dormiez comme un bébé quand on est rentré vers onze heures hier soir..

JEAN-CLAUDE – J'espère que cet andouille de Bernard ne t'a pas réveillée avec ses imbécillités.

CHRISTIANE – Figurez-vous mamie, qu'il reniflait partout comme un chien de chasse en braillant que ça sentait la charcuterie dans votre maison...

JEAN-CLAUDE – Il disait qu'il était capable de repérer une rondelle de saucisson, les yeux fermés, dans un rayon de dix mètres !

CHRISTIANE – Après tout ce qu'il s'était enfilé au restaurant, il avait encore le sens olfactif en éveil, ce goinfre ! On aurait dit un chien en rut !

JEAN-CLAUDE – Ah celui-là, à part le cul et la bouffe... Y a pas grand chose à tirer de lui, ma pauvre môman. On ne le changera pas désormais, faudra faire avec.

CHRISTIANE (*mielleuse*) – Heureusement qu'on est là tous les deux, Jean-Claude et moi, hein ?

JEAN-CLAUDE – Tu sais que Cri-Cri t'aime beaucoup... comme sa propre mère. (*Un temps.*) Tu sais aussi que son asthme est presque guéri maintenant... alors pour Pompon...

CHRISTIANE – Il n'y aura pas de problème, vous pourrez toujours compter sur nous mamie.

JEAN-CLAUDE (*regardant sa montre*) – Oh oh, mais il serait peut être temps de se préparer. Si Adamo Rossi... enfin je veux dire... si papa... arrive bientôt.... Le temps de prendre le petit déjeuner, de laver ma voiture...

CHRISTIANE (*s'agitant brusquement*) – De faire mon brushing...

JEAN-CLAUDE (*tapant dans ses mains*) – Allez môman, on se réveille....

CHRISTIANE – Allez allez mamie, finie la grasse matinée. (*Prise d'un doute.*) Hou hou, mamie ?

JEAN-CLAUDE (*inquiet, à sa femme*) – Pourquoi elle ne se réveille pas ?

CHRISTIANE (*un peu inquiète elle aussi*) - Ben je ne sais pas. (*Tapotant sur l'épaule de Bertine*) Mamie ? (*Elle recommence.*) Mamie ? (*Réalisant, elle retire sa main brusquement et se recule vers JC.*) Jean-Claude... c'est tout froid... c'est tout mou... ta mère... ta pauvre mère... elle est... elle est....

JEAN-CLAUDE (*paralysé sur place*) – Elle est morte ?

CHRISTIANE – Je crois bien que oui !

JEAN-CLAUDE (*s'évanouissant*) – Môman...

CHRISTIANE (*le rattrapant*) – Au secours ! Au secours ! Jacqueline ! Bernard ! Au secours !

Jacqueline et Bernard apparaissent sur le palier (ou sur le seuil de leur chambre). Il est en pyjama et elle en robe de chambre. Visiblement ils viennent de se réveiller en sursaut.

JACQUELINE (*à moitié endormie*) – Qu'est ce qui se passe ? T'es pas un peu malade de crier pareillement ! Tu vas complexer Géronimo !

BERNARD – Si vous hurlez comme ça tous les matins, ça doit être un joyeux bordel au camping de Marvejols dites donc !

CHRISTIANE (*tenant JC dans ses bras*) – Au secours, au secours ! Venez vite !

BERNARD – Allons bon, qu'est ce qu'il lui arrive à Indiana Jones ? Il a retrouvé le trésor de l'Arche perdue ? Ca lui a foutu un choc ? *(Il aide Christiane à asseoir JC sur une chaise.)* Qu'est ce qu'il est émotif celui-là !

CHRISTIANE *(retenant JC sur sa chaise)* – Jean-Claude s'est évanoui parce que mamie est... mamie est...

JACQUELINE – Tu veux dire que maman est...

CHRISTIANE *(pleurnichant)* – Ouiiiii !

BERNARD *(fataliste)* – Ah ben quand même, c'est pas trop tôt !

CHRISTIANE *(pleurnichant scandalisée)* – Tais-toi Bernard, tu es odieux !

BERNARD – Qu'est ce que tu veux, même les meilleures choses ont une fin. C'est pas mamie qui dirait le contraire. Pas vrai mamie ? *(Ce disant, il tape machinalement sur l'épaule de Bertine. Surpris, il recommence plusieurs fois, chaque fois un peu plus fort.)* Pas vrai mamie ?

CHRISTIANE – Je te défends de taper sur mamie ! Tu en profites parce qu'elle ne peut plus se défendre. Trouillard, pleutre, sans coeur ! Tu étais moins courageux quand elle était vivante... *(Elle pleurniche. Bernard est toujours près du lit, intrigué et tapote sans arrêt le corps du bout des doigts.)*

Pendant toutes les répliques suivantes, Bernard va rester devant le lit, faisant écran avec les autres. Il va tripoter le corps, se reculer, mettre ses mains sur ses hanches, se gratter la tête. Visiblement, il se pose des questions....

JEAN-CLAUDE *(revenant à lui)* – Mômman...

CHRISTIANE *(lui tapotant sur les joues)* – Oh mon chéri, mon biquet, mon Cloclo ! Sois courageux... mamie nous a quittés cette nuit...

JEAN-CLAUDE *(douloureux)* – Mômaaaaaan !

CHRISTIANE – Elle a du s'éteindre comme une bougie...

BERNARD *(tapotant)* – Comme une bougie sûrement... parce que la cire a du couler partout là dedans. Qu'est ce que c'est mou dites donc !

JACQUELINE – Et moi qui ai été si brusque avec elle hier soir...

CHRISTIANE – C'est un peu tard pour t'en rendre compte !

JEAN-CLAUDE *(douloureux)* – Mômaaaaaan !

CHRISTIANE – Pleure pas mon Cloclo, on a fait ce qu'on a pu pour elle. Au moins, on n'aura pas de reproche à se faire, nous !

JACQUELINE – Elle n'a pas du souffrir...

CHRISTIANE – Qu'est ce que tu en sais, tu étais à son chevet pour vérifier ?

JEAN-CLAUDE (*douloureux*) – Mômaaaaaan ! Tu nous quittes le jour du retour de papa !
(*Hurlant comme une bête.*) Mômaaaaaan, revient !

Pendant cette dernière réplique, Bernard a ouvert le lit et en a extirpé le polochon revêtu d'une chemise de nuit à Bertine et coiffé d'une perruque. Il le tient contre lui et se retourne d'un bloc vers les autres, agitant les manches vides de la chemise de nuit, comme s'il jouait avec une marionnette.

BERNARD (*hilare, parlant comme guignol*) – Bonjour les enfants ! Qu'est ce qu'on dit à mamie ce matin ? (*Détachant bien les syllabes.*) Bon-jour ma-mie !

JEAN-CLAUDE (*s'évanouissant de nouveau*) – Môman...

A SUIVRE....

25 minutes environ

ACTE 3

Entrée coté jardin de Gigi. Elle porte les valises et Tonio porte les chaussures de Gigi à la main. Elle s'arrête, s'assoie sur une valise et se masse les pieds

GIGI - J'en peux plus, j'ai mal aux pieds, j'veux m'arrêter, j'veux faire du stop, j'veux plus marcher, j'ai soif, j'ai envie de faire pipi, j'm'en fous d'me faire dessouder par Fredo, j'veux rentrer chez moi

ANTOINE – La ferme Gigi ! Avance et tais toi, tu m'empêches de réfléchir

GIGI (*moqueuse*) - Parce que tu réfléchis toi maintenant, c'est nouveau ça ?

ANTOINE (*sortant ses mains de ses poches et se les frottant lui contre l'autre*) – Mais elle va se la prendre sa claque la pouffiasse si elle continue a me les briser menu.

GIGI (*sur la défensive*) - Essaie un peu, juste pour voir.

ANTOINE (*tendant brusquement le bras*) – Tiens ! Regarde là bas, y a une maison. On va voir si on peut s'installer. Tu me laisses causer aux gens et tu te tais.

GIGI – Eh ben, c'est pas gagné. Dès que tu l'ouvres, c'est pour dire une connerie, alors...

ANTOINE (*lui balançant ses chaussures*) – Allez renfile tes grolles et amène ta fraise, on y va (*Il s'en va, les mains dans les poches.*)

GIGI (*l'appelant*) – Eh oh, tu pourrais pas m'aider, ça me soulagerait un peu..

ANTOINE (*revenant vers elle, il lui prend son petit sac à main qu'il se met en bandoulière*) – T'es vraiment trop douillette. Allez zou, on y va. (*Il repart, les mains dans les poches.*)

Elle se rehausse en ronchonnant et le suit sortie coté cour en portant les 2 valises.

Même décor. Le même jour, un peu plus tard dans l'après midi. A l'ouverture du rideau, la scène est vide mais on entend des applaudissements en provenance de la terrasse, à l'arrière de la maison. Apparemment, tout le monde déjeune dehors et Adamross a du chanter. La porte arrière s'ouvre, tenue par Bernard et Colette arrive, tenant des assiettes sales dans les mains. Julie les suit, portant, elle aussi, quelques ustensiles de cuisines.

VOIX (off) – Bravo ! Quelle voix ! C'est étonnant ! (On scande.) Une autre... une autre....

BERNARD – Ils chantent tous comme lui dans la tournée des sixties ? Arrivés à un certain âge, faudrait les mettre à la retraite d'office ! Ou leur congestionner les cordes vocales !

JULIE – Je pense que le Bordeaux de madame Bertine n'a pas fait bon ménage avec sa voix...

COLETTE – Rien d'étonnant, vous avez vu ce qu'il s'est enfilé en mangeant ?!

Le coq chante.

BERNARD – Sans compter qu'il vient de réveiller l'autre emplumé ! Le voilà complètement dérégulé cet animal ! (Etonné.) Je croyais qu'un coq ne chantait que le matin...

COLETTE – Ah mais c'est que Geronimo c'est un cas ! Le père Basile l'a dressé pour qu'il chante toutes les heures. (Elle dépose la vaisselle dans l'évier.)

BERNARD – Toutes les heures ? Il ne chante pas les matines et l'angélus tant qu'il y est ?

JULIE – De toutes façons, vous n'avez plus à vous en inquiéter Bernard, puisque Adamross veut bien s'en occuper maintenant.

COLETTE (insidieusement, en quittant la pièce) – Ce qui, d'ailleurs, ne semble pas plaire beaucoup à votre femme et à votre beau-frère.... (Elle sort.)

Le coq chante à nouveau.

BERNARD -Il déconne à pleins tubes, il ne s'arrête plus maintenant !

JULIE (aguicheuse) – Vous savez comment ça se règle un coq, vous Bernard ?

BERNARD (allant vers elle, tout sourire) – Non, je ne sais pas, mais je crois bien savoir pourquoi il fait ça le bougre !

JULIE (faussement intéressée) – Ah bon ? Et pourquoi ?

BERNARD (plein de sous entendus) – Je ne serais pas étonné qu'il tente de séduire une de ses compagnes...

JULIE (faussement admirative) – Non !? Vous êtes sûr ?

BERNARD – Ah ! On voit bien que vous êtes une fille de la ville vous ! Vous ne connaissez rien

aux choses de la campagne.

JULIE (*faussement modeste*) – Ou si peu.... (*Langoureuse.*) Mais expliquez-moi, Bernard, vous êtes tellement passionnant quand vous parlez des choses de la vie....

BERNARD (*béat, langoureux*) - Ah oui.... (*Se ressaisissant.*) Eh bien voilà. Supposons que vous êtes une poule et le moi le coq, d'accord ? (*Elle acquiesce et lui commençant à s'exciter.*) Vous me plaisez... alors qu'est ce que je fais, moi le coq ? (*Une main sur la tête pour former la crête et l'autre battant de l'aile, il tourne autour d'elle.*) Je commence ma parade amoureuse. Cocorico ! Cocorico !

JULIE (*faussement admirative*) – Qu'est ce que vous faites bien le coq Bernard !

BERNARD (*tournant toujours*) – Cocorico! Cocorico ! Et le coq il fait ça jusqu'à ce que sa compagne ait compris.

JULIE (*faussement ingénue*) – Ait compris quoi ?

BERNARD – Qu'elle lui plaît ! (*Se faisant pressant.*) Que tu me plais... Oh tu sais que tu me plais toi ! T'as de belles plumes, tu sais ! Cocorico !

JACQUELINE (*qui vient d'entrer*) – On peut savoir à quoi tu joues Bernard ?

BERNARD (*surpris*) – Hein ? Ah, je faisais un cours sur... sur... sur les gallinacés à mademoiselle Martinet.

JACQUELINE – Sur les gallinacés ? Tiens donc ! Et c'était intéressant mademoiselle ?

JULIE – Très ! Votre mari est passionnant dans ses explications et il a vraiment un don pour trouver les mots...

JACQUELINE (*souçonneuse*) – Les mots oui... et les gestes aussi ! Méfiez-vous, il est contagieux. (*Avec force.*) Je me demande parfois s'il n'a pas attrapé le bacille de coq ! (*Tendant le bras vers la terrasse.*) La terrasse, c'est par là Bernard et j'aimerais bien que tu viennes un peu y entendre toutes les conneries qui s'y racontent en ce moment !

BERNARD (*tout penaud, filant*) – Ah bon, qu'est ce qui s'y dit ?

JACQUELINE – Maman parle de léguer tous ses biens à papa... enfin à Adamross... Faut peut être pas exagérer non plus ! Après quarante ans d'absence, je trouve ça un peu fort quand même ! (*Ils sortent.*)

Une fois seule, Julie éclate de rire et, à son tour, mains sur les hanches, elle imite la poule en riant.

JULIE – Comment qu'il a mis sa crête en berne le Bernard quand sa femme s'est pointée ! Pour un peu, elle lui volait dans les plumes.

On frappe. Julie hésite, regarde vers la porte du fond et se décide à aller ouvrir. Antoine entre. C'est un homme dans les âges de Bertine, élégamment vêtu de blanc, chapeau, cravate et mouchoir à la pochette. C'est un « mac marseillais » qui roule « les mécaniques ». Il est accompagné de Gigi, une jeune femme pour le moins voyante et très sexy. Elle porte, avec peine, deux lourdes valises

ANTOINE (*à Gigi et avec l'accent du midi*) – Gigi, pose les valises, on est arrivé.

GIGI (*pas très finaude*) – Eh ben c'est pas trop tôt, j'ai les reins en compote moi.

JULIE (*étonnée*) – Vous arrivez d'où, je n'ai pas entendu votre voiture...

GIGI (*pipelette*) – **On est venu en tr...** (*Antoine lui donne un coup de coude*)

GIGI (*se reprenant*) – **Heu j'veux dire...** nous sommes tombés en panne sur la nationale. On a laissé notre bagnole près de l'arrêt des cars, et on a fait tout le chemin à pied.

JULIE – Mais il y a au moins trois kilomètres pour arriver ici...

GIGI (*bêtement*) – Ah ben tu vois, je te le disais bien que ça faisait loin. (*A Julie.*) Y me disait toujours : « plus que 200 mètres, allez allez, plus que 200 mètres ».

ANTOINE (*autoritaire*) – Arrête de te plaindre et dis bonjour à la dame. (*Il regarde autour de lui.*)

GIGI (*obéissant bêtement*) – Bonjour madame.

JULIE – Vous l'avez laissée porter ces valises toute seule sur trois kilomètres ?

ANTOINE – Ça lui fait beaucoup de bien, ça lui muscle les bras et les guibolles. Pas vrai Gigi ? Et en plus, c'est très bon pour son métier.

GIGI (*protestant mollement*) – Ben ouais... mais y a des fois où je m'en ficherais d'être un peu moins musclée, figure-toi !

ANTOINE – Tu ne voudrais tout de même pas, qu'à mon âge, ce soit moi qui porte les bagages ? (*Allant vers elle, menaçant.*) Dis, c'est pas ça que tu veux des fois ? Que je me pète le coeur au premier effort ? Tu sais que j'ai le coeur fragile et qu'un petit rien peut me contrarier terrible, hein, tu le sais ça ? Alors tu as envie de contrarier Tonio ?

GIGI (*rentrant dans le rang*) – Bien sûr que non Tonio. (*Elle déplace les valises et les pose sur le lit avec peine.*) Et en plus, elle ne sont même pas lourdes...

ANTOINE – Eh bien voilà, la cause est entendue, alors on n'en parle plus !

JULIE – Eh bien dites donc, vous savez parler aux femmes vous !

ANTOINE (*roulant les mécaniques*) – C'est un peu ma spécialité voyez vous. Bon, c'est pas le tout. C'est vous la propriétaire de cette bicoque ? Parce que si vous pouviez nous héberger quelques heures, le temps que le mécanicien nous dépanne...

JULIE – Je ne pense pas que ce soit le meilleur moment voyez-vous. La propriétaire des lieux reçoit ses enfants actuellement...

GIGI (*suppliant*) – On ne vous dérangera pas. (*S'asseyant sur sa valise.*) Et puis moi, j'peux pas aller plus loin ! J'ai les guibolles comme des chamallows... et pourtant j'ai l'habitude de marcher...

JULIE (*apitoyée*) – C'est bon, ne bougez pas, je la préviens. (*Elle sort par l'arrière.*)

GIGI (*étendant ses jambes*) – Et comment que je vais pas bouger ! Elle est marrante celle-là !

ANTOINE (*faisant le tour de la maison*) – Qu'est ce que tu penses de cette baraque Gigi ?

GIGI (*regardant autour d'elle*) – J'en pense que c'est pas le Carlton dis donc ! Heureusement qu'on ne fait que passer...

ANTOINE – C'est peut être pas un trois étoiles mais comme planque, y a pas mieux.

GIGI – Tu ne veux pas dire qu'on va se planquer dans ce trou de bouseux ? Tonio, tu m'avais promis de beaux hôtels et de belles robes si je te suivais...

ANTOINE – Dis, tu as envie que Fredo Muscadet te remette la main dessus ? (*Gigi se marre.*) Et ça te fait rire !

GIGI (*riant bêtement*) – J'aime bien quand tu l'appelles Fredo Muscadet, ça fait vraiment maquereau au vin blanc !

ANTOINE – Vas-y rigole pétasse ! Tu riras moins s'il te retrouve et qu'il te rembarque dans les bas quartiers de Marseille....

GIGI (*réalisant et voulant partager la responsabilité*) – Sans compter qu'il ne va pas apprécier que tu lui ai piqué une de ses filles. (*Fière.*) Une des meilleures et des plus rentables. (*En confidence.*) J'ai entendu dire ce qu'il faisait aux mecs qui trahissaient sa confiance...(Angoissée.) C'est terrible ! Ah c'est sûr qu'après, ce ne sont plus les mêmes hommes ! Ils fonctionnent beaucoup moins bien Mon pauvre Tonio ! Je serais obligée de t'appeler Fidèle Castré (*Elle pouffe de rire.*)

ANTOINE (*se protégeant machinalement*) – Veux-tu bien te taire bécasse, tu vas m'apporter la scoumoune !

Bertine arrive sur cette réplique et ne reconnaît pas Antoine qui lui tourne le dos.

BERTINE (*pressée de les renvoyer*) – Voulez-vous que je téléphone au père Delcaud, c'est le meilleur mécanicien du village ! Et puis, de toutes façons, c'est le seul.

Antoine se retourne et tous deux se reconnaissent. Surprise et étonnement.

ANTOINE (*bredouillant*) – Berthe !

BERTINE (*même jeu*) – Antoine !

ANTOINE (*s'affolant*) – Berthe, mais qu'est ce que tu fais là ?

BERTINE (*menaçante, mains sur les hanches*) – Il me demande ce que je fais là, non mais je rêve ! St Jean du Grenouillet, ça te rappelle quand même quelque chose, non ?

ANTOINE – St Jean du Grenouillet ? (*S'affolant.*) Je suis à St Jean du Grenouillet ?

BERTINE – Après plus de quarante ans, tu ne sais même plus où ça se situe sur la carte !

GIGI (*ne comprenant rien*) – Tu connais cette vieille rombière Antonio ?

BERTINE (*retroussant ses manches*) – Ohlà Ohlà! Tu lui dis d'être polie à ta poupée Barbie ou en cinq minutes je te la transforme en Schrek... que t' auras de la peine à la reconnaître, je te préviens !

ANTOINE – Gigi, tu pourrais la fermer s'il te plaît !

GIGI (*insistant*) – Comment elle me parle l'autre là, t'as entendu Tonio ?

ANTOINE (*calmant le jeu*) – Gigi, ferme la !

GIGI – Sachez madame, que je suis la petite amie de ce monsieur et qu'en conséquence...

BERTINE – Ta gueule la pouffiasse !

GIGI (*outrée*) – Moi, une pouffiasse ? Eh ben qu'est ce qu'il ne faut pas entendre. Vous ne vous êtes pas regardée... (*La regardant de haut en bas.*) Vous ne devez pas avoir beaucoup de clients. (*A Antoine.*) C'est une de tes anciennes poules ?

BERTINE (*se contenant*) – Je suis même sa première poule si tu veux tout savoir ! Une poule qu'il a quittée, un soir, il y a plus de quarante ans, pour aller, soit disant, s'acheter des cigarettes.

GIGI (*à Antoine*) – Ah bon, y avait pas de bureau de tabac dans le village ?

ANTOINE (*plus fort*) – Gigi, tais-toi !

BERTINE (*à Antoine, dévisageant Gigi de la tête aux pieds*) – Eh ben dis donc, j'ai vraiment l'impression que son quotient intellectuel à celle-là est proportionnel à la longueur de sa jupe.

A SUIVRE....

5 minutes environ

ACTE 4

Le même jour, quelques heures plus tard, dans le même décor. Le père Basile est reparti. Antoine, Gigi, Gilbert et Julie sont également repartis. Bertine est assise à la table, apparemment embêtée. Colette est près d'elle. Les autres sont visiblement sur le départ et s'agitent en tous sens.

BERTINE (*insistant*) – Je vous assure que le faux Basile, c'était votre père...

JACQUELINE – Arrête tes mensonges maintenant. Ca suffit comme ça maman !

JEAN-CLAUDE (*en colère*) – Tu n'as pas honte de nous coller un père maquereau pour sauver ton histoire qui finit en queue de poisson !

BERTINE (*insistant à nouveau*) – Je vous assure que c'est bien lui pourtant...

JEAN-CLAUDE – Mais bien sûr ! Qu'est ce que tu n'irais pas inventer pour te rendre intéressante. (*A Colette.*) Quant à vous Colette, bravo ! Non seulement vous marchez dans ses combines mais en plus, vous y faites participer votre mari et sa nièce !

COLETTE – Ca lui faisait tellement plaisir, à votre mère, de vous faire cette blague et puis, comme ça, vous auriez passé l'été ici. Elle se sent si seule parfois...

JACQUELINE – Eh bien, c'est raté ! (*Sévère, à Bernard, lui montrant l'escalier.*) Bernard, la valise. On part dans un quart d'heure !

BERNARD (*filant doux*) – Je saute, je cours, je vole ! (*Il monte dans la chambre rapidement.*)

JEAN-CLAUDE (*sévère, à sa femme, montrant la porte*) – Christiane, la caravane ! Tu me vérifies que tout est bien en ordre là-dedans, on part tout de suite, nous aussi !

CHRISTIANE (*soumise*) – Oui mon Cloclo. (*Timidement.*) Et on va où ?

JEAN-CLAUDE – Au camping municipal de Marvejols. Ca te pose un problème ?

CHRISTIANE (*soumise*) – Pas du tout mon Cloclo, c'est très bien Marvejols... (*Elle sort.*)

A SUIVRE...

J'espère que ces quelques lignes de chaque acte vous donneront envie d'en savoir davantage sur ces « Tranches de bluff ».

Le texte de cette comédie sera disponible début septembre aux éditions Art et comédie / La Librairie théâtrale :

<https://www.artcomedie.com/>

<https://www.librairie-theatrale.com/>